

Le baron de Thysebaert et Henri De Kimpe

Après avoir retracé l'historique de la Fédération de Journaux belges en interviewant deux de ses fondateurs, le baron de Thysebaert et Henri De Kimpe, nous avons voulu recueillir auprès d'autres témoins les souvenirs marquants qu'ils ont eux-mêmes laissés. Parmi ceux qui les ont bien connus, confrères ou collaborateurs, Jean Desclee de Maredsous, Christian De Staercke, Jacques Herman, Romain Van Tongerlo et Frans Vynck ont bien voulu nous aider et ont rassemblé pour nous quelques "pans de mémoire"¹.

Notre ambition n'était évidemment pas de dresser d'eux des portraits complets, ni même de retracer leur vie professionnelle dans sa totalité, mais nous avons tenté, à travers quelques anecdotes, d'esquisser à grands traits la silhouette de ces deux hommes, figures éminentes de la presse belge.

Pour tous, le baron de Thysebaert et Henri De Kimpe sont ceux qui portèrent la Fédération de Journaux belges sur les fonts baptismaux. Le premier en fut sans doute le père spirituel et le grand dirigeant, mais l'énergie et la diplomatie incontestée du second en firent son meilleur ambassadeur. Sans leurs qualités d'organiseurs, sans leur charisme, la Fédération n'aurait trouvé ni la volonté collective ni le consensus qui réunirent ses membres autour d'objectifs ou d'actions communes. Si elle a tenu bon, si elle existe toujours — fût-ce aujourd'hui comme prétexte à des retrouvailles conviviales —, c'est bien grâce à ces deux hommes qui la créèrent, y consacrèrent toute leur force de travail et leur esprit d'initiative, et la portèrent tant d'années à bout de bras ; elle était leur enfant, comme la presse fut toute leur vie.

Mais quels hommes étaient-ils, l'un et l'autre ?

¹ Ces interviews ont eu lieu en 1997.

Le baron de Thysebaert est sans conteste une forte personnalité, dont la droiture est appréciée sans réserve. Dans la profession, on ne le désigne que par son titre de noblesse, et c'est un hommage que tous, qu'ils soient belges ou étrangers, patrons de presse, collaborateurs ou ouvriers, lui rendent avec déférence. Dans la famille, on s'honore du titre depuis le Régime autrichien, et certains ancêtres du baron sont d'ailleurs enterrés à Vienne. Bien sûr, il est lui-même très jaloux de ses attaches nobiliaires ; un peu sourcilleux même — n'a-t-il pas créé un prix littéraire "baron de Thysebaert" au sein de son journal ? —, et il se plaît à des façons d'un autre âge, jusqu'à vouvoyer ses proches, femme et enfants...

Ces usages peuvent paraître aujourd'hui un peu désuets sans doute, un peu distants, même. Pourtant, l'un des traits marquants de son caractère est la confiance totale qu'il accorde d'emblée à ses interlocuteurs. Mais gare à qui le déçoit ! Il attache en effet la plus grande importance à la franchise et à la sincérité. Et c'est ce même souci de vérité et d'authenticité qui anime ses convictions religieuses. Profondément croyant, il considère de son devoir d'accomplir chaque année un pèlerinage à Lourdes et il ne s'agit pas pour lui d'une convention sociale, mais d'un élan vécu qui lui est chevillé au cœur.

Né le 11 août 1908, il est aujourd'hui le doyen de la presse belge. Il débuta à Namur au journal "Vers l'Avenir", où il créa la rubrique sportive. Durant la guerre, il fut mobilisé et déporté en Allemagne, et vécut cinq ans de captivité en *Oflag*. Mais quelle ne fut pas sa surprise, à son retour, d'apprendre qu'en son absence il avait été nommé administrateur délégué du journal pour y remplacer son propre père. Celui-ci venait de mourir sous les bombardements de 1945.

Il participa à la création de la FIEJ, la Fédération Internationale des Éditeurs de Journaux, fondée après la guerre, en fut pendant des années membre du bureau et assista très régulièrement à ses congrès internationaux. Il était bien connu de ses collègues étrangers. L'un d'eux, directeur d'un journal danois, s'enquit un

jour de sa présence à une réunion, et confondant son titre et son nom, demanda si “Monsieur Baron” était là...

Quant à la Fédération de Journaux belges, il la fonda en partie en réaction à l’Entente des directeurs de journaux bruxellois et à ses privilèges. Il ne pouvait en effet supporter d’être peu ou mal considéré, et la distinction faite entre les feuilles de Bruxelles et celles de province lui était insupportable. Il faut savoir en effet que lors des réunions entre ministres et patrons de presse, par exemple, les directeurs de journaux bruxellois bénéficiaient de fauteuils, alors que les provinciaux devaient se contenter de chaises. Mais il y avait plus grave : l’Entente bruxelloise disposait en priorité d’informations ou de communiqués ministériels qui restaient inconnus des confrères des autres régions du pays. Réunir les journaux de province s’imposait pour faire contrepoids à cette “ségrégation”.

Dans le monde des affaires, sa fidélité et sa rectitude morale étaient à ce point exceptionnelles que la réputation du baron avait dépassé les frontières de la presse, et était saluée des banquiers comme des syndicalistes. Ainsi, l’on se souvient d’une anecdote significative lors d’une action syndicale importante en 1975. Un piquet de grève bloque l’entrée de “Vers l’Avenir” à Namur ; le délégué syndical, secrétaire national de la centrale du livre, harangue les grévistes avec un porte-voix, quand arrive le baron, trapu, les mains enfoncées dans les poches de son loden vert. Il sort la clef de sa poche et se prépare à ouvrir la porte de l’entreprise, déclenchant aussitôt les hurlements des manifestants — pour la plupart des ouvriers métallurgistes qui ne l’ont jamais rencontré et ignorent qui il est. Le délégué régional se précipite alors vers eux, gravit les marches et leur dit : “ Camarades, l’homme qui est devant vous est un homme honnête, à qui l’on n’a rien à reprocher ; laissez-le entrer... ” Situation assez rare pour être rapportée, on en conviendra !

Dans les réunions de travail, il laissait parler chacun, quel que soit son “rang” dans le monde de la presse. Ensuite, faisant lui-

même la synthèse des propos échangés, il s’efforçait de mettre d’accord tous les interlocuteurs — et donnait dès lors l’impression d’avoir trouvé la meilleure idée ou d’avoir le dernier mot. Si bien que certains finissaient par juger inutile de prendre la parole et d’intervenir, puisque “le baron dégagerait tout de même la meilleure solution”.

Il parvenait à s’entendre avec la plupart de ses confrères, y compris avec les dirigeants des journaux les plus éloignés de ses propres convictions idéologiques.

Un jour il attribuera à sa chère Fédération des mérites “progressistes” qu’elle n’avait sans doute pas : à l’occasion d’un repas auquel participait Robert Gillon, patron de “La Wallonie”, il se félicitera, sans rire, qu’elle ait rendu possible la réduction du temps de travail. Chacun savait pourtant l’opposition farouche qu’il avait lui-même marquée à ces revendications ! Et plus le discours avance, plus la Fédération apparaît comme précurseur des avancées sociales... et plus Robert Gillon est effaré ; ce jour-là, littéralement, il a failli en glisser sous la table ! Nul ne sait aujourd’hui si le baron s’en est aperçu... Bon prince, Robert Gillon a finalement décidé d’en rire.

La qualité des relations personnelles qu’entretenait le baron rejaillissait inmanquablement sur sa vie professionnelle, et sur les accords qu’il négociait avec d’autres patrons. Ensemble, pour obtenir les meilleures conditions et diminuer ainsi les coûts, il leur arrivait par exemple de s’entendre pour les achats de papier ou pour s’équiper de machines semblables et mettre en commun un unique magasin de pièces de rechange. Toutes coopérations qui ne peuvent se concevoir sans une réelle confiance réciproque...

La presse était toute sa vie. Il n’en ignorait rien, même à l’étranger. Pendant ses vacances en Espagne, en France, en Italie, durant ses voyages, il profitait de ses déplacements pour visiter les journaux locaux et saluer leurs dirigeants.

Il a toujours apporté une extrême rigueur dans son travail, et se distingue encore par sa ponctualité, qualité trop rare dans cet

univers, par l'ordre avec lequel il classe ses dossiers, et surtout par une mémoire sans faille. Il la cultive et, dans certaines réunions, il peut encore apporter des précisions de noms ou de dates que tous ont oubliées.

À cette grande rigueur, il pouvait aussi allier des gestes d'amitié et faire preuve d'attentions délicates dont il gratifiait ses proches. Il lui arrivait par exemple de rapporter à Henri De Kimpe des fraises de Wépion, ou, lorsqu'il allait à son imprimerie d'Arlon, Les Presses de l'Avenir, de faire le détour par une douane luxembourgeoise pour ramener à madame De Kimpe une cartouche de cigarettes américaines.

Mais sa faiblesse, son péché mignon, c'est sans nul doute son goût immodéré pour les desserts. Aimait-il les bons vins ? En tout cas il n'en parlait guère et ne les commentait pas ; mais les douceurs...

Il mettait à les choisir un soin incroyable et en gardait un souvenir gourmand. Les témoignages sur ce chapitre ne manquent pas, et le décrivent aussi bien comblé par un dessert ou une sucrerie que carrément déçu si le repas se termine sur un goût salé. Tout le monde, lui le premier, en plaisante encore aujourd'hui et la légende se perpétue. Un jour où il s'excusait par télex de ne pouvoir assister à un congrès de la FIEJ, la réponse lui parvint du tac au tac, par un autre télex signé du président d'alors, un Américain : "Nous sommes désolés de votre absence, surtout pour le choix des desserts..."

Un autre souvenir, celui d'un congrès qui se tenait à Vienne. Après une représentation lyrique, un buffet prestigieux avait été offert aux invités dans les locaux mêmes de l'Opéra, mais le baron ne pouvait cacher son dépit : il n'y avait pas de sucreries. La femme d'un de ses confrères était alors allée acheter une magnifique *Sachertorte*, la célèbre tarte viennoise garnie de chocolat, et l'avait déposée pour lui dans le couloir de l'hôtel, à côté de ses chaussures. Le baron ne sut jamais qui lui avait offert le gâteau, mais le ramena en Belgique pour le déguster en famille.

On dit du Namurois qu'il est le pays le plus doux ; peut-être est-ce dans cette appartenance qu'il faut chercher le secret de cette passion "sucrée"...

Henri De Kimpe, qui fut son complice dans l'aventure de la Fédération, joua lui aussi un rôle de premier plan sur la scène journalistique belge et étrangère.

Pour l'anecdote, il faut d'abord rappeler que, directeur du "Handelsblad", il était à lui tout seul une sorte de paradoxe : il fut en effet le directeur de presse le plus jeune, à la tête du journal le plus ancien de Belgique.

Avec le baron de Thysebaert, il présida aux destinées de la Fédération et lui imposa son style, bien représentatif du consensus "à la belge". Fin diplomate, il veillait à ce que tous les acteurs, même concurrents, restent courtois et puissent se parler, s'entendre et collaborer. Aujourd'hui hélas, les impératifs du marché ont évolué, et les hommes avec eux.

Sous sa houlette en tout cas, des années durant, les négociations les plus délicates ont abouti, à la réelle satisfaction des protagonistes.

Go between avéré, il servit souvent d'intermédiaire entre patrons et syndicats. Lors du conflit des postiers, par exemple, qui portait sur la distribution des journaux le dimanche, ou lors des négociations avec les imprimeurs, quand il fut question de réduire l'horaire de nuit, c'était lui qui préparait les tables rondes paritaires. Il fut ainsi à l'initiative de bien des accords, parfois informels du reste, qui marquèrent l'histoire du journalisme belge.

Après la guerre, il était d'ailleurs devenu illusoire de penser que les questions épineuses auxquelles devait faire face la presse pourraient se résoudre par un seul homme, ou même par une seule entreprise. Il fallait impérativement s'entendre et faire bloc.

C'est ce qu'avait bien compris Henri De Kimpe et il mit toute son énergie — qu'il avait considérable — à établir et animer les structures associatives indispensables : la Fédération d'abord, puis l'Association, qui finit par regrouper l'Entente bruxelloise et les

journaux de province. Il faut noter qu'à la fusion de ces deux organismes, l'on pouvait s'attendre à voir disparaître la Fédération, que l'absorption de nombreux titres par de grands quotidiens bruxellois rendait moins nécessaire que jamais. Pourtant il n'en fut rien : on ne se risqua pas à contrecarrer la volonté du baron de Thysebaert et de Henri De Kimpe, bien décidés à maintenir contre vents et marées "leur" Fédération qui vit toujours...

Henri De Kimpe fut plusieurs années durant secrétaire général de l'Association belge des Éditeurs de Journaux et, à ce titre, il assista aux assemblées de la CAEJ, la Communauté des Associations des Éditeurs de Journaux du Marché commun. Avant même la signature du traité de Rome par les États, cette instance supranationale traitait les questions plus spécifiquement européennes. À l'origine, les journaux anglais participaient eux aussi aux travaux, jusqu'à ce que la Grande-Bretagne décide de ne pas se joindre — ou pas encore ! — au concert européen. Collaborateur éminent de la CAEJ, Henri De Kimpe y participa de très près à des transactions décisives et poussa à la roue de leur succès. C'était, il faut le rappeler, l'heureux temps où le monde politique et les groupes de presse ne se conduisaient pas en frères ennemis et trouvaient plus facilement à s'entendre que de nos jours.

C'est ainsi qu'avec son sens de la diplomatie, par un précieux travail qu'il menait en coulisses, il contribua à obtenir, au fil du temps, l'intervention de l'État pour compenser les difficultés de la presse, l'abolition de la TVA sur ses produits, la suppression des droits d'entrée sur le papier, ainsi que la reconnaissance du titre de journaliste professionnel par le ministère de l'Intérieur. Cette mesure avait pour conséquence l'instauration d'une pension complémentaire pour les journalistes de la presse d'informations générales.

Il fut lui-même légalement reconnu comme journaliste professionnel à titre exceptionnel, à titre *honoris causa* en quelque sorte. Et c'était à l'évidence un grand coup de chapeau que lui

adressait là toute la profession !

Au chapitre des initiatives, il faut ajouter le modèle de fédéralisation qu'il introduisit au cœur de l'Association, et qui préfigurait notre système fédéral actuel. Dès la fin des années 60 en effet, avec Albert De Smaele qui dirigeait alors Periodica, ils surent prévoir que les domaines culturels — donc la presse — seraient bien vite dissociés et soumis à la compétence des futurs gouvernements flamand et wallon. Ils eurent alors l'idée d'instaurer deux sections distinctes au sein de l'Association, tout en préservant sa structure unitaire. Au cas où l'une des deux sections aurait pris une mesure défavorable à l'autre, il avait été prévu qu'une assemblée générale paritaire trancherait la question ; mais grâce à la politique de consensus chère à Henri De Kimpe, pareil recours ne fut jamais nécessaire. Heureusement d'ailleurs, puisque cette assemblée paritaire aurait été bien incapable de régler un différend entre deux sections de même poids... Il faut d'ailleurs noter qu'à l'Association, les décisions se sont toujours prises après que tout le monde fut tombé d'accord, sans que l'on passe jamais au vote.

Henri De Kimpe, tout aimable et dévoué qu'il soit, soucieux de régler à l'amiable les questions les plus épineuses, ne s'est jamais encombré tout au long de sa carrière d'une armée d'adjoints ou de subordonnés. Il ne voulait ou ne savait pas volontiers déléguer les responsabilités, et ne laissait que fort peu d'initiatives à ceux qui l'entouraient. C'est tout naturellement donc qu'il ne se choisit jamais de réel "dauphin" qu'il aurait préparé à sa succession. Il préférait abattre lui-même une part énorme de travail sans jamais se plaindre. Il s'était quand même constitué une petite équipe de collaborateurs sur laquelle il savait pouvoir compter, et il aime à dire que sans leurs compétences, il n'aurait pas accompli le même parcours.

Mais la passion du travail n'interdit pas les plaisirs de la table, que du contraire ! Il arrive même souvent que la convivialité serve — et scelle — les conventions et accords divers. Et Henri De

Kimpe ne boudait pas les occasions de plaisir et de détente que lui offraient parfois les voyages d'affaires. De même, chacun se souvient du soin et de l'immense énergie qu'il mit à l'organisation du Congrès anniversaire de la FIEJ. En 1972, on célébrait ses vingt-cinq ans d'existence et il avait obtenu que l'événement se tînt à Bruxelles. Réceptions au Palais royal, au palais d'Egmont, à l'hôtel de ville... rien n'était trop beau pour les trois cents invités qu'il avait fait venir du monde entier.

Ce fut aussi l'occasion d'une grande première pour ces messieurs du congrès : à l'initiative de Henri De Kimpe, leurs épouses étaient invitées au déjeuner. Grâce à lui une fois de plus, la convivialité était à l'honneur !

De même, dans sa vie privée, il force toujours l'admiration par l'égalité d'humeur, le sourire, la gaieté qu'il garde à travers les épreuves douloureuses que vit son épouse et qu'il traverse à ses côtés.

Si le baron de Thysebaert fut sans conteste le moteur extérieur de la Fédération, Henri De Kimpe, lui, en nourrit le feu intérieur. Sans eux, elle n'aurait probablement pas existé et c'est sans doute ce qui explique qu'ils y restent si farouchement attachés. Ils continueront chaque année, à l'occasion de l'assemblée générale de la Fédération, à en perpétuer l'existence et le souvenir...

oOo